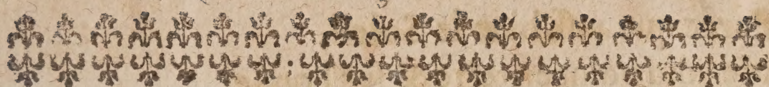
LES GRANDEVRS DE L'ASTREE PARISIENNE, SVR MINERVE ET BELLONNE.

En Vers Burlesques.



A PARIS,
Chez CLAVDE MORLOT, ruë de la Bucherie, aux vieilles Estuues.

M. DC. XLIX.
AVEC PERMISSION.



LES GRANDEVRS DE L'ASTREE *Parisienne, sur Minerue & Bellonne.*

LA gloire, l'honneur, le merite,
Treuuent leur portée petite,
Pour seruir d'illustre ornement,
De lustre & d'embellissement,
A la Parisienne Astrée
Qui maintient par sa main sacrée,
Cet Empire dans sa splendeur,
Et qui rend sa haute grandeur,
Si celebre dans tout le monde,
Que le Soleil faisant sa ronde,
Aduoüe qu'il ne treuue pas,
Parmy le reste des Estats,
Vn lieu qui monstre tant l'enseigne,
Du pouuoir d'Astrée qui Regne,
Cette Deesse a le pouuoir,
Esgal à son rare sçauoir,
L'vn & l'autre est hors de limite,
Qu'ils regle selon sa conduite,
Il ne nous faut pas estonner,
Si le Ciel a voulu donner,
A l'Astrée de nostre France,
Vn glaiue auec vne balance,
D'vn prix qui n'a point son pareil,

Parce que aussi bien le Soleil,
Ne void point en terre & sur l'onde,
Vne nation si feconde,
Que la France en des grands esprits,
Qui soustiennent les grands lambris,
De son Empire tant Auguste,
Par leur energie robuste,
Les demidieux du Parlement,
Qui donnent de l'estonnement,
A tous les peuples de la terre,
Voyent leurs chefs enceints de Lierre,
Des Palmes, & des Lauriers verds,
A la honte des plus peruers,
Hommes qui respirent la vie,
Et malgré les dents de l'enuie,
Leur innocence, & leur bonté,
Leur zele & leur integrité,
Rendent immortelle leur gloire,
Et consacrent à la memoire,
Leurs noms qui sont si radieux,
Qu'ils font honte aux astres des cieux,
Le Ciel a destiné ses hommes,
Pour ce grād Royaume où nous sōmes
Afin de pouuoir maintenir,
Cét estat, & l'entretenir,
En bonne vnion & concorde,
Afinque la guerre n'abborde,
Nos Contrées, & nos cartiers,
Et

Et qu'elle ignore nos sentiers,
Il faut bien croire que la France,
Ne peut iamais en decadance,
Tomber ny dans vn grand mal-heur,
Puisque l'on voit que sa valeur,
Suit les ordres de la Iustice,
Aussi bien que de la police,
Dont les grands & puissants piliers,
Sont les Augustes Conseillers,
Du Parlement, d'Estat, du Louure,
Dont la preuoyance descouure,
Les maux qui peuuent arriuer,
Et les moyens qu'il faut treuuer,
Pour empescher qu'aucun diuorce,
Ne treuue en France aucune amorce
Le Parlement est vn lieu saint,
Qui ne redoute, & qui ne craint,
Les assauts mesmes des furies,
Ny leurs cruelles barbaries,
C'est l'azile des innocents,
Et le soustien des plus puissants,
Dans ce lieu comme dans l'Eglise,
Dieu nos prieres authorise,
Dans ce diuin sacré Palais,
On y treuue les desolets,
Auoir vne grande allegeance,
Accompagnée d'experience,
De bien tost voir finir leurs maux,

Malgré les mal-heureux courbeaux,
Qui les menaçoient de leur perte,
Et faire leur maison deserte,
C'est vn lieu remply de terreur,
Pour les crimes, & pour l'erreur,
Des personnes incorrigibles,
Et qui sont du tout inflexibles,
Là les bons ont du reconfort,
Sans craindre la faux de la mort,
Les injures, la calomnie,
Et moins encor la tyrannie,
Dans ce lieu passe vn grand ruisseau,
Où l'innocent puise de l'eau,
Plaine de douceur, & de grace,
Et laquelle souuent efface,
Les delits des bons penitents,
Qui n'attendent pas trop long-temps,
A demander misericorde,
Et promettent dans la concorde,
Viure, & dans vne integrité,
Confite en la fidelité,
Mais ceux à qui l'horreur du crime,
Plest seulement & les anime,
Treuuent ceste eau pleine de fiel,
Parce qu'ainsi le veut le Ciel,
Afin qu'vne iuste vengeance,
Serue aux crimes de recompense,
Ces inuincibles Presidents,

Qui penetrent les accidents,
Et l'euenement d'vne chose,
Auant qu'elle soit bien esclose,
Fulminent des puissants Arrests,
Des Sentences, & des Decrets,
Contre ces personnes indignes,
De iouyr des graces insignes,
Qu'ils ont coustumes de donner,
Lors qu'ils desirent pardonner,
Les autres Senateurs Augustes,
Rendent des oracles si iustes,
Pour soustenir la verité,
Qu'il semble que la deité,
Se sert de leur sacrée bouche,
Pour nous dire ce qu'il nous touche
Et nous proposer desormais,
De viure en crainte, & dans la paix,
Ie sçay fort bien qu'à leurs exemples,
On a dressé de diuers Temples,
A l'Astrée mere des Loys,
Et qui seule garde les Roys,
Et les maintient dedans leur Throsne,
Par les miracles qu'elle prosne,
Mais ie sçay bien qu'en tous les lieux,
De l'vniuers spacieux,
On ne treuue point vne ville,
Qui serue de si grand azile,
A l'Astrée comme Paris,

Cette laquelle en porte le prix,
Sur toutes les vertus du monde,
Par sa puissance sans seconde,
Astrée dedans le Palais,
Rend tous les peuples consolets,
qui viuent en tant de Prouinces,
C'est elle à qui rendent nos princes,
Des deuoirs, des humbles respects,
Et qui pour n'estre point suspects,
portent leurs seruiteurs fidelles,
De luy monstrer semblables zeles,
Minerue de qui le pouuoir,
Semble esgaler son grand sçauoir,
Luy rend tres-humblement homage,
Et Bellone quitte la rage,
Et sa grande inhumanité,
Apres auec humilité,
Elle se monstre pacifique,
A nostre Astrée magnifique,
qui luy dicte auecque raison,
Des loix que dans chaque saison,
Elle doit obseruer sans faute,
Enfin nostre Astrée est si haute,
Que le Ciel qui voit ses grandeurs,
Redouble les grandes ardeurs,
Qu'il a de se monstrer propice,
Au dessein de nostre iustice.

FIN.